

# Correspondance Emile Zola – Frédéric Mistral

1868



Voici quels sont vos vœux, si je vous ai bien compris: vous voulez chasser la langue française de votre province: la résurrection que vous rêvez n'est pas une résurrection littéraire; vos poèmes sont une arme, vos vers doivent ramener dans chaque coin du pays l'usage de l'ancien idiome. Et quand la langue provençale règnera de nouveau, vous comptez sans doute demander votre autonomie, vos franchises d'autrefois. Puis, vous vous séparez de la France, de cette sœur cruelle, comme vous l'avez nommée un jour, qui a fouaillé et chargé de chaîne sa sœur cadette...

J'ai habité le Midi quinze ans. J'ai vu la Provence au tombeau, j'ai touché ce corps, il était froid et s'en allait en poussière... Aujourd'hui, ses enfants ne savent plus que balbutier sa langue. Est-ce bien sa langue que je devrais dire ? Vous qui êtes d'Avignon, vous ne parlez pas l'idiome d'Aix, il y a autant de dialectes que de villages, et ces dialectes sont tellement corrompus par l'introduction continuelle de mots français que vous avez été obligé d'employer dans vos poèmes une langue de lettré, une langue reconstituée à grand peine par votre rare érudition. Les amis que j'ai laissés chez nous m'ont écrit dans le temps qu'ils n'auraient jamais pu comprendre " Mirèio " sans la traduction dont vous avez compris la nécessité. Les paysans ne vous lisent pas et les gens de la ville ont besoin d'un dictionnaire pour vous entendre. Et vous voulez rendre à l'usage ce langage dont vous vous servez comme d'un instrument exquis, qui rend sous vos doigts savants ses mélodies dernières ? Lorsque vous ne serez plus là, on jettera votre luth dans un coin.

...Rien ne reste de la vieille nation qu'un patois bâtard dont l'usage s'altère et se perd chaque jour. Pour qu'un peuple se réveille, ce peuple ne doit être qu'endormi. Et vous êtes un peuple mort, une nationalité fondue à jamais dans une nationalité plus large. Vous ne ferez pas revivre votre ancien langage, parce que ce langage tenait à une civilisation disparue; il vous faudrait pouvoir ressusciter à la fois toutes les conditions d'existence et de développement qui ont failli un instant faire de l'idiome provençal une véritable langue maîtresse, et cela est aujourd'hui, historiquement et moralement, impossible. C'est le destin; vos révoltes sont vaines. Les foules se mêlent aux foules, les hommes se tendent la main, oubliant leur berceau pour former peu à peu la grande nation libre de l'avenir.

— Imaginez que votre rêve se réalise demain. La Provence se sépare de la France et vit à part, ayant sa langue, ses mœurs, ses lois. La Bretagne l'imitera. Nos provinces s'en iront ainsi une par une; on niera le travail de plusieurs siècles; on tuera la France qui sort à peine de son labeur d'unification, et qui commence à faire appel à tous ses enfants, à ceux du Nord et à ceux du Midi, pour les grouper autour du drapeau de la liberté C'est de ce drapeau vous devez être fier; c'est celui que vous planterez avec nous sur le monde...

J'ai feuilleté vos œuvres, poète du passé égaré dans n siècle de science, et je n'y ai pas trouvé un seul cri d'espéra un seul chant de joie en face de la grande aurore qui se lève. Partout des légendes, des contes bleus, toujours le regret du temps où Berthe filait, jamais le souci de l'âge où les hommes seront libres...

Notre époque est travaillée, découragée, lugubre, dites-vous C'est que vous ne l'avez jamais interrogée. Elle est triste peut-être parce qu'elle est impatiente de l'avenir... Ecoutez les bruits des travailleurs infatigables.. Les peuples fabriquent le lien de paix qui enveloppera la terre. Vous frissonnez, vous autres, rêveurs, vous croyez qu'un monstre horrible va sortir tout fumant des ateliers de l'humanité. Eh! pauvres enfants, approchez et voyez le monstre: c'est une charrue, c'est un outil merveilleux de fécondation.

Poète, levez-vous. Quand vous serez sur les sommets écoutez et regardez. L'idiome de votre pays se perd dans le chœur des langues. Les contrées s'étendent devant vous comme une seule et même patrie. A cette heure blanche de l'aube, vous voyez votre berceau s'agrandir. La Provence devient la France La France devient le monde Vous êtes un fils de l'humanité. Les foules sous vos yeux obéissent à la grande poussée du progrès: elles vont à la science, à la paix, à l'unité. Le bruit grêle de vos tambourins disparaît dans la prière universelle et il n'y a plus qu'une farandole, la farandole des hommes frères. Que chacun donne la main à son voisin et que la ronde tourne, tourne autour de la terre.

**© CIEL d'Oc – Avoust 2007**